

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 127 (1982)
Heft: 9

Artikel: Problèmes de recrues avant l'ER
Autor: Eisenring, Jean-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344471>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Problèmes de recrues avant l'ER

par le lieutenant-colonel Jean-Jacques Eisenring

Le jeune entre en service, à l'école de recrues, avec ses qualités, ses possibilités, ses problèmes aussi. Cette rencontre du jeune avec l'institution militaire marquera en quelque sorte un moment de vérité pour l'un et pour l'autre.

Pour le jeune, la confrontation avec un monde nouveau, exigeant, révélera si sa personnalité a développé une maturité suffisante pour faire face, pour s'adapter, pour surmonter.

Pour l'institution, cette confrontation mettra en évidence, d'une part, si sa pédagogie est adaptée, si elle sait recourir au langage (verbal et non verbal) adéquat; d'autre part, cette confrontation démontrera sans équivoque possible si la société, dont l'institution militaire n'est que l'émanation, a su préparer le jeune à assumer les tâches nouvelles qu'elle lui impose. Ce dernier aspect nous interpelle directement, nous autres adultes: quel est le message que nous transmettons aux jeunes en tant que citoyens? Avec quelles options de vie éduquons-nous nos enfants? Sommes-nous prêts à défendre, avec Jeanne Hersch, cette vérité: «La condition humaine est chose rude qui s'apprend: une société quelle qu'elle soit comporte des tâches qui doivent être exécutées, bien qu'el-

les ne soient pas en elles-mêmes *épanouissantes* pour ceux qui s'en acquittent — sinon par la certitude qu'ils peuvent avoir, justement, d'être *utiles aux biens communs*». Donc, tant que nous ne le proclamons pas, nous autres adultes, tant que nous ne le vivons pas, nous ne pouvons honnêtement nous attendre à ce que les jeunes trouvent une finalité au service militaire et, par conséquent, se sentent à leur place dans une ER.

L'objet de ces quelques lignes est de préciser certains problèmes que des recrues rencontrent dès avant l'entrée à l'ER. Pour le faire, je me base sur des entretiens approfondis avec près de 200 jeunes, conscrits ou recrues, au cours de ces dix dernières années. Ces informations sont complétées par des discussions, avec des étudiants essentiellement.

Il convient d'emblée de souligner que l'immense majorité des jeunes de notre pays dispose d'un équipement psychologique et social suffisant pour assumer ses obligations militaires. Il est nécessaire d'insister sur l'erreur fondamentale qui consiste, à partir d'une minorité de situations, à vouloir généraliser, à broser une sorte de portrait-robot d'une jeunesse qui, en réalité, ne s'y reconnaît pas dans son

immense majorité. Des réalisations récentes telles que rapports officiels, articles dans les journaux ou émissions de télévision ont démontré l'écart qui existe entre de telles généralisations abusives et la réalité existentielle des jeunes d'aujourd'hui.

On peut répartir les recrues qui échouent dans leur ER en trois catégories :

— Ceux qui présentent un tableau clinique psychiatrique typique. Ils constituent également une minorité. Ils commencent l'ER parce qu'ils ont caché soit au recrutement, soit à la CVS, soit à l'entrée en service, le fait qu'ils étaient en traitement pour leurs troubles psychiques. Souvent, l'ER leur paraît un moyen de réhabilitation. Rapidement, leurs troubles prennent le dessus et ils doivent être exemptés.

— Ceux qui ont organisé leur vie civile au moyen d'aménagements tels qu'ils donnent l'impression d'être bien insérés et qui en réalité présentent des troubles dans leur organisation psychologique. Ces troubles sont mis en évidence par la confrontation avec un mode de vie nouveau. L'ER a donc joué le rôle de révélateur ; ils devront également être exemptés. L'intervention des médecins militaires consiste alors à leur faire admettre la nécessité d'une aide psychologique, voire d'un traitement psychiatrique. C'est à mon avis un aspect important de la médecine sociale et même préventive que peuvent réaliser les médecins de troupe ou de place d'armes.

— Ceux qui sont mal préparés, dont la personnalité est fragile, généralement immature. Ils représentent plus de la moitié parmi les jeunes que j'ai rencontrés ayant des difficultés importantes à l'ER. Ils doivent être dispensés, souvent pour une année ou deux, voire définitivement exemptés. Ces cas nous interpellent tout particulièrement dans la mesure où leur personnalité de base ne présente pas de troubles psychopathologiques, mais où la nécessité d'un soutien, d'un meilleur encadrement social et psychologique est nécessaire pour surmonter les exigences de la vie militaire. Il ne s'agit pas du tout de considérer l'ER comme un moyen de réadaptation, une sorte de lieu de rééducation pour jeunes à problèmes mais, dans ces cas, il s'agit de jeunes auxquels il manque relativement peu pour pouvoir réussir leur service.

Le risque de voir cette catégorie augmenter en nombre n'est pas à négliger et nous concerne tous, et non seulement les spécialistes. Chez ces jeunes, précisément, les problèmes qu'ils ressentent avant l'ER doivent être reconnus afin qu'on puisse les aider à l'aborder dans de meilleures conditions.

C'est par rapport à ces problèmes que je voudrais retenir les aspects suivants :

- l'information,
- le soutien et l'attitude du milieu originel,
- la maturité ou l'immaturité.

L'information

A l'entrée en service à l'ER, le jeune véhicule toute une série d'images puisées dans ce que son entourage lui propose. Son information, comme celle de la majeure partie de la population, est alimentée essentiellement par les mass médias et ce que racontent les copains. Les premiers, trop souvent, mettent l'accent sur les cas particuliers, les exceptions, les marginaux, et ne permettent ainsi pas aux jeunes de se situer au moyen de points de repère valables. Ces jeunes courent alors le risque, pour être conformes à ce qui paraît être la norme, de devoir endosser des attitudes marginales précisément. Que des dizaines de milliers de jeunes Suisses assument annuellement leurs obligations militaires en tant que citoyens, membres d'une démocratie, ne défraie pas la chronique, au contraire du refus de quelques-uns. Comment veut-on alors qu'un jeune reconnaisse, surtout s'il n'a pas acquis la maturité nécessaire, ce qui lui permettrait d'étayer son choix ?

Quant à ce que les copains racontent, le jeune ne distingue guère l'authentique des exagérations qui doivent épater la galerie, effrayer le non-initié ou marquer de leur supériorité ceux qui s'en vantent. « J'ai commencé mon école de recrues dans l'idée de me rendre compte de ce que c'était, je pensais que mes copains avaient exagéré, qu'il n'était pas possible qu'il en soit ainsi. Après

15 jours, je n'ai plus tenu le coup. » Le témoignage de cet étudiant paraît significatif dans la mesure où, précisément, il n'a eu comme source d'information pour se préparer à l'ER que ce que ses camarades ont bien pu lui dire. Pour le reste, il avait à affronter un danger inconnu. Certainement, par son nouveau mode de vie, son style de référence, son système de valeurs et son langage qui paraissent de plus en plus différents de ce qui a cours dans la vie civile, de même par les liens à établir avec des inconnus, l'ER exige de la part du jeune une adaptation mobilisant ses énergies; or, si, déjà plusieurs semaines avant l'entrée en service, il a, par peur de ce qu'il ressent comme un danger, danger qu'il saisit mal, souffert d'insomnies, d'appréhension, il risque fort d'être à bout de forces dès le début du service. Il convient donc de tenir compte de la nécessité d'entrée en matière progressive, de permettre une réelle transition entre la vie civile et la vie militaire, mais surtout d'être attentif à sortir le jeune de son incertitude, incertitude qui ronge ses moyens de surmonter le stress d'adaptation, cela par une information attentive. Il est vrai que de nombreuses réalisations sont entreprises dans ce domaine, que les conscrits dans de nombreuses régions sont invités à recevoir une information; il faut être attentif à atteindre ceux qui ne feraient pas d'emblée la démarche de s'informer.

Dans tous les entretiens que j'ai eus avec des jeunes ayant terminé leur

service militaire depuis peu de temps est revenue à chaque fois la remarque selon laquelle l'information n'était pas donnée et ne permettait jamais de se faire une idée de ce qui se passait. Ces jeunes avaient l'impression que, soit avant le service militaire, soit au cours du service militaire, cette information insuffisante, ce manque d'information étaient voulus, faisaient partie du système. Ils en arrivaient à imaginer que c'était un moyen de réduire les soldats à l'état de robot. Un tel sentiment est particulièrement préoccupant : on connaît l'importance d'un manque d'information dans le déclenchement de réactions de panique lors de catastrophes naturelles ou en cas de guerre. L'expression d'un tel sentiment démontre que les moyens utilisés par l'information ne sont souvent pas assez significatifs, pas suffisamment compréhensibles pour des jeunes de plus en plus habitués à des moyens d'information percutants. Enfin, le manque d'information, l'impression d'une information tronquée ou de la non-perception d'une information («on avait bien tous les jours l'ordre du jour du lendemain qui était affiché, mais cela ne nous disait rien»), tout cela renforce ce sentiment de danger.

Le soutien et l'attitude du milieu originel

Une des difficultés majeures pour les recrues d'aujourd'hui réside dans l'absence d'un soutien suffisant de la

part de leur milieu familial, scolaire, professionnel, religieux, social, leur permettant de mieux assumer leurs obligations militaires. Pour beaucoup, la société dont ils sont issus semble fondamentalement différente, voire en opposition avec l'armée. L'ER a perdu son caractère initiatique, passage obligé pour devenir en quelque sorte un homme, un citoyen dans le plein exercice de ses droits. Une des raisons, et non la moindre, est qu'à la sortie de l'ER, beaucoup de jeunes retrouvent leur statut d'adolescents. Nous reviendrons à cet aspect plus loin. Pour beaucoup de jeunes, la société devient incapable de trouver des arguments motivant valablement ce temps consacré à l'armée. La société représente trop souvent l'ER comme une perte de temps à laquelle on ne peut échapper, une sorte de parenthèse dans la vie qu'il convient de franchir sans se laisser prendre. Parmi les conséquences, il convient d'en citer deux :

— Tout d'abord, le service militaire, par son inutilité apparente, renforce un sentiment de révolte qu'éprouvent certains jeunes devant un avenir assombri. Pour eux, la prospérité matérielle n'est pas assurée : «Le travail quotidien n'est pas ressenti comme enrichissant, le processus économique menace non seulement ses propres conquêtes, mais les choses mêmes de la vie.»² Comment faire face à cette apparente perte de temps sans essayer d'y échapper ? Face au service militaire, ces jeunes conservent alors la même

attitude que celle qu'ils ont dans la vie civile, face au travail. Ils aimeraient «que le travail revête un sens immédiat et non futur»³. Ils aimeraient aussi avoir une vue d'ensemble du processus dans lequel ils interviennent et en connaître au moins le produit final, afin qu'ils puissent s'y identifier. Tant que cette finalité ne leur est pas donnée dans la vie civile, on doit admettre les difficultés de ces jeunes à trouver une finalité au service militaire et, par conséquent, à trouver leur place à l'ER.

— La deuxième conséquence se concrétise par le refus d'envisager de monter en grade: «D'emblée, il fallait à tout prix ne pas continuer, faire l'école de recrues, un point c'est tout.» Une telle exigence pousse alors le jeune à une situation quasi insupportable: d'une part, le refus d'investir, c'est-à-dire de s'intéresser, de prendre plaisir pour éviter le risque d'être «pointé», mais encore s'obliger à fonctionner au-dessous de ses moyens pour donner une mauvaise image de soi aux supérieurs, dans le but qu'ils renoncent à l'obliger de continuer. Rapidement, le jeune devient la première victime de ce stratagème: «Le point le plus négatif de mon école de recrues, c'est que je m'étais fixé comme but de changer mon comportement pour éviter de continuer. Je ne pouvais plus être moi-même.» Cette comédie est d'autant plus difficile à assumer que le sujet, dans son immaturité, est peu clair sur son identité. Son refus de continuer se

retrouve d'ailleurs également dans la vie civile. Auparavant, «l'ambition et l'esprit de service devaient se conjurer — on allait réaliser quelque chose pour tous — tandis qu'aujourd'hui, les jeunes qui font carrière, selon les modèles *canoniques* de notre société, sont suspects très souvent aux yeux de leur génération de n'être plus que de jeunes loups, ne servant plus à proprement parler un idéal, mais animés uniquement par une ambition doublée d'une certaine absence de scrupules, voire d'un certain machiavélisme, qu'ils vont exploiter le système, pas pour *le* servir, mais pour *se* servir»⁴.

Certains cadres, officiers ou sous-officiers, perçoivent cette accusation. Ils se sentent obligés de se disculper, le font souvent de façon maladroite, ce qui déçoit profondément les recrues. Ce n'est qu'un paradoxe apparent; en réalité, les jeunes à l'entrée à l'ER ne peuvent se contenter d'un certain négativisme, ils essaient, du moins pour beaucoup d'entre eux, d'aller au-delà et finalement ils reconnaissent qu'ils attendent quelque chose. Cette attente est souvent contredite, parfois excessive, toujours difficile à formuler. C'est précisément dans ces difficultés que cette attente a besoin d'un certain terrain pour pouvoir se concrétiser, pour pouvoir s'affirmer. C'est dans cette mesure que l'entourage joue un rôle décisif. Cette difficulté d'exprimer cette attente ne peut se comprendre que si on situe l'ER dans les différentes étapes du

développement psychobiologique du jeune.

Maturité ou immaturité

Si, de nos jours, on constate une précocité de plus en plus grande du développement physique, force est de constater que le développement psychologique ne suit pas le même rythme. Ainsi, pour beaucoup, la problématique de l'adolescence dure au-delà de l'âge de l'ER. C'est donc en situant la recrue par rapport à la problématique de l'adolescent que l'on peut comprendre ses aspirations, ses besoins, ses difficultés.

La première difficulté de l'adolescence et par conséquent de l'adolescent réside dans l'absence de définitions positives. En effet, est adolescent celui qui n'est plus un enfant et qui n'est pas encore un adulte. Il n'est plus un enfant de par son développement physique, pubertaire et intellectuel; il n'est pas encore un adulte, car il ne dispose ni de l'autonomie sociale, ni de l'autonomie psychologique nécessaires et aussi parce qu'il n'est pas reconnu en tant que tel.

L'adolescent doit assumer trois tâches:

- a) la crise d'identité,
- b) la crise d'autorité,
- c) la crise de sexualité.

Nous allons souligner quelques aspects de la vie d'une recrue qui peuvent interférer avec chacune de ces crises. Les interférences sont particulièrement nettes précisément chez les

jeunes qui ont des difficultés à surmonter leur ER.

Le recours au terme de crise ne signifie pas d'emblée que les tâches doivent se dérouler dans la violence ou la révolte; le terme de crise est ici pris dans son sens étymologique à partir du terme grec *krisis*, soit la faculté de distinguer, l'action de choisir, mais aussi ce qui provoque une décision. Or, précisément, l'adolescence est cette phase décisive où l'individu deviendra ou non un adulte au sens psychologique du terme.

Donc, la **crise d'identité** signifie ce processus par lequel le jeune sent qu'il existe en tant que tel et non pas seulement en référence à ce qui l'entoure. Les liens très forts qu'il avait avec ses parents, en tant qu'enfant, se distendent; ces liens lui garantissaient son existence non seulement du point de vue matériel, mais également et surtout du point de vue psychologique. Il savait qui il était, où il allait. En tant qu'adolescent, il en vient précisément à se poser la question de ce qu'il est, de son avenir. Nombre de jeunes ne parviennent pas à dépasser ce sentiment d'incertitude, voire d'inquiétude. Ne sachant pas quelles sont les valeurs qui méritent d'être vécues, ils se montrent alors désabusés, sceptiques, pessimistes⁵. Ces sentiments sont d'ailleurs renforcés par le fait que les adultes eux-mêmes ont trop souvent l'impression d'incertitude, qu'il n'existe plus aucune valeur transcendante pour eux, que seule la

satisfaction des besoins immédiats entre en ligne de compte. Il s'agit d'un aspect caractéristique de notre génération, le monde donne l'impression de mutation non pas dans le sens d'une évolution vers un objectif, mais dans le sens d'une mutation d'un adolescent qui n'arrive pas à se réaliser.

On comprend que, dans cette crise d'identité, tout ce qui peut paraître imposé est d'emblée rejeté, car jugé suspect, voire dangereux. Tout ce qui semble imiter les particularismes est également rejeté. C'est dans ce sens que le jeune s'oppose alors à l'armée, parce que la justification de cette dernière ne se conçoit que dans un modèle de valeurs données. C'est dans ce sens également que l'uniforme devient dangereux, car il va à l'encontre du particularisme: «Au moment où j'ai reçu mon uniforme, j'avais l'impression qu'on me prenait tout, que je n'étais plus rien, livré à l'arbitraire de quelque chose qui m'échappait.» C'est dans ce sens enfin que la vie communautaire comporte un risque pour ces jeunes en pleine problématique d'adolescence: «Je refuse de me lier avec des gens que je ne connais pas, qu'on m'impose, et d'ailleurs je ne veux pas renoncer à mon rythme de vie, manger quand je n'ai pas faim, dormir quand j'ai envie de faire autre chose!» Cette crise d'identité peut être pour certains jeunes tellement difficile à surmonter que la seule solution qui reste à disposition est la fuite. Le recours à la

drogue représente de nos jours un moyen de fuite privilégiée en gommant d'une part toute inquiétude, tous désagréments existentiels, en offrant d'autre part une pseudo-mutualité, une consommation en groupe. Cette nostalgie de vivre en groupe, mais dans une sorte de groupe idéal, constitue pour beaucoup une attente importante dans la mesure où ils sont davantage sollicités dans la solidarité de type idéologique que par des solidarités de type existentiel⁴.

La famille, de nos jours, par son rétrécissement, par une sorte d'absence de liens «transgénérationnels» (absence ou éloignement affectif des grands-parents), par l'isolement social (entassement dans les grands ensembles sans lien avec l'entourage) n'offre que peu de moyens d'expérimenter une certaine solidarité existentielle, les prépare relativement mal à se situer dans l'identité face à un groupe. Le groupe devient alors objet auquel on se confond, qui prend à sa charge l'identité du sujet (les membres reconnaissent leur appartenance à ce groupe par de véritables uniformes, toute une panoplie allant des bijoux à la moto); ou bien le groupe devient au contraire une menace perçue par le risque d'une perte d'identité. C'est alors le refus d'entrer en relation avec des camarades de chambrée ou de section à l'ER.

L'adolescence comporte la **crise d'autorité** dans la mesure où le sujet apprend à adhérer à l'autorité, à

l'intérioriser avec ses exigences et non à s'y soumettre passivement.

Un des lieux communs est actuellement de prétendre que les jeunes rejettent l'autorité. Ce rejet, quand il se manifeste, est plus apparent que réel. Ce qui frappe, au contraire, ce sont les exigences que manifestent les jeunes à l'égard de ceux qui, à leurs yeux, détiennent l'autorité. Parmi ces exigences, il y en a trois qu'il convient de relever :

— L'autorité ne peut se baser que sur la compétence, les qualités techniques et humaines du titulaire et non sur le grade, la hiérarchie.

— Les jeunes interrogés ont montré qu'ils attendaient que leurs supérieurs fassent la preuve de ces qualités dans une relation personnalisée. Cela veut dire qu'ils attendent non seulement d'être convaincus, mais qu'à travers cette démonstration, ils soient eux-mêmes en quelque sorte entraînés.

— Ces jeunes attendent également de leurs supérieurs la constance (qualité particulièrement appréciée pour un sujet qui n'est que trop dans la mouvance; par ailleurs, cette constance n'a rien à voir avec la rigidité). Les jeunes attendent également la conviction de leur interlocuteur, une conviction capable de se mesurer avec leur contestation. La critique, même violente, ne signifie pas forcément une attaque personnelle, mais elle est souvent utilisée comme moyen de se réassurer sur la solidité du chef, de celui qui détient

l'autorité. Le scepticisme que les jeunes rencontrent chez les adultes, l'incapacité de ces derniers à s'engager, leur insécurité, inquiètent précisément les jeunes, les incitent soit à la passivité, au refus de s'engager, soit les poussent à des positions plus radicales, allant jusqu'à la révolte ouverte.

Ce besoin de se situer face à des modèles cohérents, précis, parfois simplistes s'exprime dans l'adhésion à de nombreuses sectes où il y a une figure paternelle, le gourou, le maître... Cette attente s'exprime dans des interventions du genre de celle-ci : «On nous apprend pas les règles, on doit jouer.» Que faut-il penser alors quand les parents s'adressent à leurs adolescents et disent : «Face à vos problèmes, à vous les jeunes, dites-nous ce que vous attendez de nous, ce que nous pouvons faire!» De telles démissions se rencontrent également chez les cadres de l'armée!

Le fait que les jeunes qui se présentent à l'ER viennent à peine de dépasser ou sont encore en plein dans une crise de **sexualité** joue également un rôle dans leurs difficultés ou leur impossibilité d'adaptation. Tout d'abord, la vie communautaire avec uniquement des hommes dans une promiscuité contraignante peut éveiller chez des individus des inquiétudes quant à leur identité sexuelle avec en particulier la peur de l'homosexualité. La précocité des rapports sexuels entre jeunes gens et jeunes filles, élément nouveau à mettre sur le

compte à la fois d'un développement organique plus rapide et de la disponibilité de moyens anticonceptionnels efficaces, peut induire en erreur. Les relations précoces peuvent faire croire qu'au développement physique correspond un développement psychologique comparable, ce qui n'est de loin pas le cas. On est impressionné de voir l'importance du conformisme dans ce type de démarches. Par ailleurs, l'amie avec laquelle on vit, épisodiquement ou durablement, joue souvent un rôle de substitutif maternel où le jeune trouve refuge et chaleur⁶. Cette attitude le conforte dans une dépendance de type infantile et nous n'avons pas du tout affaire à un couple composé de deux jeunes assumant une rencontre d'adultes. On est impressionné de voir combien les jeunes filles interviennent en faveur de leur ami, comme le feraient des mères, avec la même sollicitude, la même préoccupation maternelle. D'autre part, la facilité des rapports sexuels, l'absence de tout risque, du moins sur le plan physique, conduisent à une véritable banalisation des relations qui empêche de se poser toute question quant à un engagement. Il y a une sorte d'incapacité à se projeter dans l'avenir, l'essentiel devenant alors la satisfaction immédiate des besoins. C'est là que l'armée est en contradiction totale dans la mesure où elle ne se justifie que par rapport à la préparation avec tous ses risques et ses inconvénients, face à un danger potentiel. Pour

pouvoir en comprendre le sens, il faut être capable de se dégager de l'instant immédiat, être capable de surseoir aux plaisirs du moment pour conserver un bien supérieur.

Comme on vient de le voir, cette ER se déroule pour beaucoup au moment où se pose toute la problématique de l'adolescence et l'enjeu est de taille car, précisément, cette adolescence est l'étape de la vie où le jeune devient capable d'accéder à des valeurs sociales et morales abstraites. Comme le rappelle Ajuriaguerra⁷: «Il convient d'aider un adolescent à découvrir que la vie sociale peut être orientée par des valeurs spirituelles et morales. Le moment où il **peut** le découvrir est aussi le moment où il **doit** le découvrir, car après il sera trop tard.»

La question qui se pose alors pour nous précisément face à ces jeunes, qui sont à la limite de pouvoir assumer leurs obligations militaires, est de savoir dans quelle mesure nous leur permettons de se réaliser; quels sont les apports que nous leur fournissons, qui favorisent une évolution vers une maturation leur permettant d'assumer pleinement leur responsabilité d'adultes. Cette démarche me paraît possible dans la mesure où, avec Soljenitsyne, nous sommes capables de voir que: «Les espoirs de tout être vivant sur cette terre ne peuvent être que d'ordre intérieur: fortifier son esprit à soi, exalter les vraies valeurs de la vie.»⁸

J.-J. E.

Bibliographie

¹ Hersch, J.: *L'ennemi, c'est le nihilisme*. Antithèses. Georg, Genève 1981.

² Thèses concernant les manifestations de jeunes de 1980. Commission fédérale pour la jeunesse, 1980.

³ Dialogue avec la jeunesse. Commission fédérale pour la jeunesse, 1981.

⁴ Association d'éducation et d'entraide sociales. Colloque franco-suisse sur le thème: «La crise de l'idéal chez les jeunes». Lausanne 1978.

⁵ Rapport sur les examens pédagogiques des recrues: «Les jeunes et la qualité de la vie», 1977.

⁶ Guggenbühl, D., Tuggener, H., Brun, E., Knoepfel et A. Stucki: *Truppenpsychologie*. Huber Verlag, Frauenfeld 1978.

⁷ Ajuriaguerra, J. de: *Manuel de psychiatrie de l'enfant*. Masson, Paris 1971.

⁸ Soljenitsyne, A.: «Pologne, la leçon principale», trad.: N. Struve. *L'Express*, 22.1.1982, pp. 52-53.

Communiqué

JOURNÉES INTERNATIONALES DU FILM MILITAIRE

Le groupement de Lausanne de la Société Vaudoise des Officiers organise à nouveau les «**Journées Internationales du Film Militaire**». Cette manifestation biennale – elle en est à sa troisième édition – aura lieu du **11 au 16 octobre 1982** au Casino de Montbenon à Lausanne.

Une quinzaine de pays, des producteurs de films et des constructeurs d'armement ont déjà annoncé leur participation avec 60 films, représentant 20 heures 30 de projection.

Le comité d'organisation envisage d'organiser des projections tous les jours, soit de 10 h. 00 à 12 h. 15 (sauf le lundi et le vendredi), de 14 h. 30 à 16 h. 30 (sauf le vendredi et le samedi) et de 20 h. 30 à 22 h. 30 (sauf le jeudi).

Prix des places: Fr. 5.— par séance de projection; les personnes qui, à l'entrée de la salle, pourront justifier d'un versement de Fr. 40.— au moins – les dons sont bienvenus – au moyen de la quittance d'un bulletin de versement, bénéficieront de l'entrée gratuite à toutes les projections. En outre, elles recevront personnellement un programme.

CCP 10-210 51 – Lausanne,
mention «Société Vaudoise des Officiers»
Groupement de Lausanne
Journées Internationales du Film Militaire – Lausanne.

Les personnes qui désirent des renseignements supplémentaires peuvent s'adresser au Secrétariat des Journées Internationales du Film Militaire, Cap François Perret, téléphone: 021/20.28.11.